

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Juillet 1859.

No. 13.

SOMMAIRE:—Le concours d'amour filial, (poésie.)—Les Comètes par le R. P. Schneider, (suite.)—Études sur Jeanne d'Arc, par Messire Deamazures, (analyse.)—Zuma, ou la découverte du Quinquina.—La Goëlette Les Six Sœurs.—L'Aïeul et le Petit-Fils.—Le Soulier et la Pantoufle.—(Fable.) La Mémoire.—Un bon conseil.

Les souscripteurs de l'Écho qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duverney Frères.

LE CONCOURS D'AMOUR FILIAL.

En Normandie, au temps jadis,
Dans un joli petit village,
S'était transmis, de père en fils,
Un aimable et touchant usage ;
Au retour des fleurs, tous les ans,
Le doyen des chefs de famille,
En présence des habitants,
Couronnait une jeune fille
De douze à quatorze printemps.
Ce n'était pas la plus gentille,
Mais celle qui, pour ses parents,
Manifestait dès sa jeunesse
Plus de dévouement, de tendresse,
Plus d'amour, plus de soins constants ;
Et les parents venaient eux-mêmes,
Devant quatre juges suprêmes,
Plaider les droits de leurs enfants.

Ne prenez point pour une fable
Ce concours d'amour filial :
En voici le procès-verbal
Extrait d'un livre respectable.

Ce jour'hui, par-devant le village assemblé
Sur la place dite Esplanade,
Le doyen étant sur l'estrade,
Et le bailli sur son siège étalé ;
Les parents de la jeune Lise,
De la tendre Josèth, de la douce Denise,
Ont tour-à-tour ainsi parlé :

Si vous saviez combien ma Lise est bonne,
Dit le vieux Jean, vous n'hésiteriez pas
À lui voter cette fraîche couronne ;
Depuis cinq ans, elle guide les pas
D'un père avenglé, et chaque jour lui donne
Le pain gagné par ses bras délicats.
Mes tristes yeux, en perdant la lumière,
Avaient gardé la force de pleurer ;

Et je disais dans ma douleur anère :
Viens, mon enfant, viens, nous allons errer
De ville en ville ; aux riches de la terre
Nous montrerons ton âge et ta misère ;
Lorsque si jeune, ils te verront souffrir,
Ils sentiront leur âme s'attendrir,
Et la pitié...—Que dites-vous mon père ?
S'écria Lise ; ah ! je n'ai plus de mère ;
Mais son exemple est gravé dans mon cœur !
Bien faible encore, pour vaincre le malheur,
Je trouverai la force nécessaire ;
Ne quittons point notre douce chaumière,
Vous y vivrez de mon petit labeur ;
Comptez sur moi, votre Lise est trop fière
Pour mendier le pain de son vieux père.
—Avec transport, j'embrassai mon enfant,
Et dès ce jour me reposai sur elle.
Oh ! quel amour ! quel dévouement touchant !
Je l'entendais, à chaque aube nouvelle,
Quitter son lit et marcher doucement,
À ses travaux se remettre avec zèle.
Ce petit bruit, ce léger mouvement,
Venaient frapper la couche paternelle,
Comme un rayon du beau ciel levant.
Je m'éveillais, et ma jeune gazelle,
Près du vieux Jean, accourait en chantant ;
Son seul repos était pour me distraire ;
Son seul plaisir, un baiser de son père...
Ah ! pourriez-vous hésiter, en ce jour,
À couronner son filial amour ?

À ces mots, il se fait entendre
Certain murmure harmonieux,
Et chacun jette un regard tendre
Sur Lise qui baisse les yeux.

Mais une mère en deuil, plaintive, désolée,
Soutenant un triste vieillard,
S'avance et fixe le regard
Des juges et de l'assemblée.
Chacun a reconnu les parents de Josèth,
De Josèth que chacun aimait,
Que tout le village a pleurée.
Tous les cœurs sont émus, et la foule se tait
Pour entendre à son tour cette mère éplorée.

Je dirai peu de mots : Ma douce enfant n'est plus !
Durant treize ans entiers, elle a fait nos délices,
Son âme était un temple où toutes les vertus
De bonne heure ont reçu les plus purs sacrifices,
Le dernier fut affreux : elle s'y résigna.
Alors qu'un mal cruel vint frapper son enfance,
Durant quatre longs mois de crainte et de souffrance ;
Sur son front angélique, un calme saint régna.
La peur de m'affliger soutenait sa constance :